



Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

10 | 2021

Modes de Présence et Fonctions de l'écrivain dans la cité

L'invisibilité sociale est-elle soluble dans la littérature ? Gilets jaunes et délégations littéraires en déroute

Is Social Invisibility Literature-Soluble? Yellow Vest and Literary Delegations in Disarray

Justine Huppe



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elfe/3665>

DOI : 10.4000/elfe.3665

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Justine Huppe, « L'invisibilité sociale est-elle soluble dans la littérature ? Gilets jaunes et délégations littéraires en déroute », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 10 | 2021, mis en ligne le 15 octobre 2021, consulté le 18 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/3665> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.3665>

Ce document a été généré automatiquement le 18 octobre 2021.



La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

L'invisibilité sociale est-elle soluble dans la littérature ? Gilets jaunes et délégations littéraires en déroute

Is Social Invisibility Literature-Soluble? Yellow Vest and Literary Delegations in Disarray

Justine Huppe

NOTE DE L'AUTEUR

Les linéaments de ce texte ont été exposés dans une communication lors du congrès de la SELF XX-XXI « Modes de présence et fonctions de l'écrivain dans la cité aux XXe et XXIe s », organisé à l'université de Caen les 12, 13 et 14 septembre 2019. Cette communication avait été proposée dans un panel construit avec Caroline Glorie (ULiège), Jean-François Hamel (UQAM) et Alievtina Hervy (FNRS, ULiège) – panel qui portait sur les articulations entre littérature et espace public.

- 1 En janvier 2020, reparaisait dans la collection « Points » des éditions du Seuil un ouvrage publié six ans plus tôt par Pierre Rosanvallon, intitulé *Le Parlement des invisibles*¹. Sur les tables de librairies, cette édition augmentée de l'essai côtoyait ainsi d'autres textes plus actuels, consacrés au mouvement des Gilets jaunes, et plus largement à celles et ceux qu'on a si souvent qualifiés d'« invisibles² », issus d'une France rurale ou périurbaine passée sous les radars à la fois des politiciens, des médias et des intellectuels. À l'occasion de la sortie du documentaire qu'il avait co-réalisé avec Gilles Perret sur les Gilets jaunes, François Ruffin, invité sur le plateau d'« On n'est pas couché », a bien résumé cette impression partagée d'une effraction du mouvement dans le domaine de la visibilité : « C'est le moment où les invisibles sont devenus les hyper visibles en revêtant un gilet jaune et en se mettant sur les ronds-points [...]. C'est le moment où les muets sont devenus des bavards ».

- 2 Vu la morphologie sociale du mouvement (actrices et acteurs issus de milieux hétérogènes et souvent éloignés des formes de politisation traditionnelles), vu ses modes opératoires divers et à certains égards divergents (négociations avec l'État, créations de listes électorales, assembléisme, blocages de flux, normalisation de l'émeute, dispersion sur le territoire³), et vu – enfin et surtout – sa vigilance à l'égard de toutes les formes de monopolisation de sa propre parole, le mouvement des Gilets jaunes s'est caractérisé, selon le politiste Laurent Jeanpierre, par une « critique radicale et généralisée de toutes les formes de représentation et de délégation⁴ ». Qu'il ait contesté explicitement le droit des professionnels de la représentation à le prendre en charge (syndicats, partis, militants, mais aussi journalistes et intellectuels) ou qu'il ait seulement désarçonné leurs catégories d'analyse, qu'il ait opéré cette critique avec un sens du dépoussiérage bienvenu⁵ ou au contraire avec une haine des institutions confusionniste⁶ et disproportionnée⁷, il s'est dans tous les cas enfoncé dans la brèche d'une crise de la représentation de plus en plus largement diagnostiquée⁸.
- 3 De prime abord, il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la préface ajoutée en 2020 au *Parlement des invisibles* fasse référence aux Gilets jaunes. Ces derniers, par leur capacité à décrire leur condition et à faire valoir leurs revendications, légitimeraient à leur manière ce qui était au cœur du projet « Raconter la vie », lancé par Rosanvallon quelques années plus tôt : à savoir, celui de miser sur l'« appréhension du social » des actrices et acteurs eux-mêmes⁹, en invitant différentes personnes à « raconter leur histoire » dans des espaces de publication (site et livres papier) destinés à lutter contre le sentiment de « mal-représentation¹⁰ » sévissant en France. Autrement dit, le projet « Raconter la vie », dont le livre *Le Parlement des invisibles* constitue une sorte de cahiers des charges¹¹, serait justifié après-coup par un mouvement social qui n'a cessé de faire preuve d'une grande attention portée à la façon dont il a été représenté et dont il s'est représenté lui-même.
- 4 Cet article entend prendre pour point de départ cette articulation entre les singularités du mouvement des Gilets jaunes, les textes littéraires qui s'y sont intéressés et cette persistance de l'idéal rosanvallien d'une « démocratie narrative¹² ». L'hypothèse générale qu'il souhaite démontrer est que le mouvement des Gilets jaunes, par son refus d'être parlé par d'autres et par son irruption dans l'espace médiatique et public, a rendu inopérantes certaines positions adoptées traditionnellement par les écrivains contemporains face aux minorités dominées. En prenant la parole, en investissant l'espace public, en condamnant l'expertise, la commisération et l'intellectualisme des professionnels de la représentation, les Gilets jaunes ont, plus que jamais, montré qu'ils avaient des voix, qu'ils n'avaient pas besoin qu'on leur donne la parole pour la prendre, et qu'ils n'avaient pas attendu que les écrivains s'intéressent à eux pour produire leur propre poétique, comme le montrent justement les travaux de Denis Saint-Amand¹³.

Parler sur, avec, pour ou... sans les Gilets jaunes

- 5 Parmi les différentes prises en charge littéraires du mouvement des Gilets jaunes, l'un des textes les plus diffusés est sans nul doute *La Guerre des pauvres*, signé par Éric Vuillard dès janvier 2019. L'opuscule s'intéresse à ce qui a été nommé, au XVI^e siècle, « le soulèvement de l'homme ordinaire », à savoir une révolte de milliers de paysans dans le Sud de l'Allemagne, excédés par les dérives du système seigneurial et par la corruption de l'Église, menés par des réformés dissidents tels que Thomas Müntzer. Si

cet épisode religieux et historique a été interprété aux XIX^e et XX^e siècles suivant un prisme révolutionnaire (chez Friedrich Engels et Ernst Bloch¹⁴, notamment) faisant de ce soulèvement un moment proto-communiste, la contribution de Vuillard est quant à elle surtout entrée en écho avec l'actualité sociale et politique française. L'auteur a en effet hâté la publication de son récit, de sorte que sa parution, initialement prévue au printemps 2019, a plutôt coïncidé avec le dixième « acte » des Gilets jaunes. Bien que le texte ne mentionne jamais directement ce mouvement, les conditions de sa publication et ses résonances thématiques ont conduit Vuillard à élaborer un discours sur sa relation à celui-ci. Visiblement désireux d'éviter toute frontalité, l'auteur n'en est pas moins limpide dès lors qu'il s'agit d'interroger les fonctions politiques de la représentation littéraire :

La figure de l'intellectuel n'existe plus. Elle s'est dissoute en même temps que le communisme. L'intellectuel engagé ne pouvait vivre qu'adossé à une collectivité politiquement organisée. C'est pourquoi bien des noms d'écrivains représentent, au-delà du petit bonhomme qui écrit, un événement, une cause [...] Mais ce que nous disent aujourd'hui les Gilets jaunes, c'est combien la distance est devenue pénible sous toutes ses formes, politiques, économiques, ou intellectuelles. Le mandat, les asymétries économiques ou sociales, le savoir surplombant, tout cela se trouve frappé d'inconsistance. C'est pourquoi parler à partir de la littérature est pour moi, avant tout, une manière de ne pas parler à la place des autres¹⁵.

- 6 Pour Vuillard, « parler à partir de la littérature » semble être une façon de s'adapter aux morphologies du mouvement social et de l'espace public, dans lequel l'auteur n'aurait ni la responsabilité d'éclairer ou de soutenir un mouvement (qui s'est volontiers passé de porte-parole¹⁶), et dans lequel – c'est la justification hypothétique que nous ajoutons à celle de Vuillard – il n'aurait pas non plus d'intérêt à se taire, puisque sa parole n'exercerait plus de domination symbolique dommageable qu'il faudrait suspendre¹⁷.
- 7 La plupart des auteurs – écrivains, intellectuels, journalistes – qui ont écrit *sur*, avec ou pour les Gilets jaunes¹⁸ ont composé avec les mêmes réserves. Certains ont endossé le gilet (Barbara Stiegler, Grégoire Bouillier, Pascale Fautrier, Édouard Louis), d'autres ont documenté certains aspects de leur lutte (David Dufresne sur les violences policières) ou l'ont replacée dans une analyse plus distanciée des dominations sociales et de l'histoire du néolibéralisme (Danielle Sallenave, Pierre Bergounioux, Barbara Stiegler). Mais rares sont celles et ceux qui ont pu prétendre leur servir de porte-voix ou de relais, certains ayant même, à l'instar de François Bégaudeau, plutôt fait l'expérience d'un rejet de leur part :

Des historiens de gauche, des philosophes de gauche, des sociologues de gauche, pondent des tribunes hyper-réactives [...] Je les maudis d'occulter que ce mouvement ne veut pas d'eux. Cette répulsion à leur égard, à mon égard, je l'ai perçue au bord d'un rond-point. Perçue et aussitôt métabolisée en dissimulation. Ce samedi-là, je n'ai pas été un livre ouvert. Entre les gens présents et moi la discussion n'a pu avoir lieu que parce que j'avançais masqué. Que parce que je ne me suis pas présenté comme écrivain anarcho-marxiste – je ne sais du reste lequel des trois termes m'eût valu la plus grande méfiance¹⁹.

- 8 Même dans *Laura*, récit où l'écrivain et anthropologue Éric Chauvier s'entretient avec un amour d'adolescence devenu (de façon presque anecdotique, dans l'économie du texte) Gilet jaune, l'idéal de la littérature comme réceptacle de paroles inaudibles se trouve ébréché. Certes, Chauvier s'arroge, à de rares endroits, le rôle du confident rédempteur :

Heureusement que je suis là, avec toi, sur ce parking pour t'écouter parler et saisir, entre tes mots, cette émanation profonde de ton être. Sais-tu combien il me faut t'aimer pour ressentir cela ? Sais-tu que je suis le greffier de tes souffrances et peut-être de ton affranchissement qui surviendra bientôt [...]»²⁰.

- 9 Ces ambitions salvatrices ne cessent pourtant d'être mises à plat : au fond, le petit livre de Chauvier est surtout un dialogue entre deux transfuges de classes – l'un qui a réussi, l'autre qui a échoué²¹ – dont la matière première est moins Laura elle-même que ce que son destin, ses manières de parler et sa force viennent stimuler de réflexivité, de désirs malvenus et de mépris inassumé chez celui qui n'a jamais vraiment cessé d'en faire un fantasme, sexuel comme sociologique. « Je me rends compte que je suis parfaitement incapable de te voir *telle que tu es*²² » : la formule résume à elle seule tout le récit, dans lequel Laura, sa haine des grandes villes, son envie de bouter le feu à une usine et son gilet jaune échappent toujours à la saisie de l'écrivain et de son lecteur, à la manière de la Laura Palmer de *Twin Peaks*, de laquelle elle est suggestivement rapprochée²³.
- 10 En annonçant vouloir parler « à partir de la littérature » (Éric Vuillard), en méditant sur un dialogue impossible avec les Gilets jaunes (François Bégaudeau) ou en se confrontant d'abord à leurs propres désirs à propos bloqueuses de ronds-points et manifestants (Grégoire Bouiller, Éric Chauvier), bon nombre d'auteurs ont été forcés, à l'épreuve de ce mouvement social difficilement assignable, d'abandonner l'une des principales utopies politiques qu'on peut retrouver chez les écrivains contemporains : non plus celle, aujourd'hui largement congédiée, du *parler à la place de*, mais celle, plus courante, qui consiste à vouloir, comme chez Rosanvallon et bien d'autres²⁴, *rendre visibles les invisibles* ou *donner la voix aux sans-voix*.
- 11 On s'accorde en effet pour diagnostiquer, depuis la fin du XX^e siècle, l'émergence d'une nouvelle forme de posture critique en littérature, par laquelle l'écrivain contemporain aurait troqué son surplomb d'autrefois pour un point de vue *impliqué, concerné* ou encore *touché*²⁵. La chose est connue et paraît aujourd'hui difficilement contestable, tant elle est observée dans les pratiques littéraires et les discours que tiennent les auteurs sur celles-ci. Parmi la multiplicité des modalités selon lesquelles se décline cette gestualité « impliquée », il en est une qui intéresse tout particulièrement notre propos et qui consiste à enquêter auprès des « laissés-pour-compte ». Il s'agit d'une des formes intégrées au « nouvel âge de l'enquête » que Laurent Demanze a décrit pour ce début de XXI^e siècle²⁶, démarche investigatrice qui vise à « rendre indirectement la possibilité d'une prise de parole²⁷ », redoublant de tact pour donner à voir des heurts subis sans verser dans la complaisance, puisant aux sources du dialogisme et de la polyphonie pour toujours éviter d'écrire au nom d'autrui.
- 12 Si beaucoup de ces textes se distinguent par leur réflexivité et leur recherche d'une distance ajustée à leurs sujets, s'ils sont auréolés d'une valeur sociale voire morale qui laisse rarement insensible (« parler contre les pauvres, ce serait comme parler contre, je ne sais pas, les abeilles, les lombrics, les lions en cage. Comme voulez-vous parler contre les abeilles ? » demande, faussement ingénue, Nathalie Quintane²⁸), il n'en reste pas moins qu'ils rejouent selon nous, peu ou prou, un même schéma politique dont les impensés doivent être quelque peu élucidés.

Signes (et mauvais signes) de reconnaissance

- 13 Dans ce schéma, on postule que la démocratie n'est pas qu'un système de gouvernement et de délibération publique, mais qu'elle est aussi conditionnée par une attention accordée à tous. Son bon fonctionnement reposerait donc sur cette capacité à reconnaître les singularités qui la composent, à l'issue de luttes, de réclamations ou de simples glissements du regard. Dans ces parcours de reconnaissance, la littérature aurait son office à jouer. En se saisissant de vies singulières et en forgeant une représentation (au sens d'une « image de ») prête à circuler dans l'espace public, elle contribuerait à la création d'une communauté faite d'intercompréhension et d'intérêts mutuels. Ainsi, l'efficacité sociale de la littérature prendrait les atours d'une courroie de représentations et, de ce fait, d'une arme tournée contre l'invisibilité sociale.
- 14 Ces propos, qui sont tout à fait congruents au projet de Rosanvallon, aiment de nombreux discours et recodent dans le champ des études littéraires un paradigme de la reconnaissance et de l'invisibilité que les philosophies sociales d'Axel Honneth et de Guillaume le Blanc ont contribué à développer²⁹. Dit autrement, une part substantielle des tentatives de politisation de la littérature contemporaine s'appuie sur l'idée que la représentation et le langage littéraire pourraient nous aider à entendre et voir des individus et des modes de vie généralement oubliés ou réduits au silence, à stimuler ou à étendre le spectre de notre attention et, *in fine*, à répondre à une demande de reconnaissance sociale.
- 15 Lorsqu'elle prend les textes littéraires pour béquille, cette vision à la fois sociale, morale et politique de la reconnaissance présente au moins trois grands écueils : le premier repose sur ses conditions de possibilités (est-il si simple de voir les dits « invisibles » ?), le deuxième fait partie inhérente de ses moyens (y a-t-il une forme – récit, montage, fiction – évidente pour opérer ce travail de reconnaissance par la littérature ?) et le dernier concerne sa portée et ses effets (donner une « image de » suffit-il à réaliser un travail de représentation au sens politique du terme ?). Si on les articule, certaines critiques adressées au paradigme de la reconnaissance et certains textes littéraires récemment consacrés aux Gilets jaunes permettent de décrire plus précisément ces limites de la délégation littéraire.

L'invisibilité se voit-elle à l'œil nu ?

- 16 Peut-on se contenter d'observer les invisibles pour les voir ou, en l'occurrence, d'enquêter auprès des Gilets jaunes pour les comprendre ? C'est un peu la question que soulève Grégoire Bouiller dans *Charlot déprime* – anagramme de « l'arc de triomphe », en référence au saccage de celui-ci lors de l'acte III du mouvement. Dès l'entame du récit, Bouiller se décrit piqué par « son petit diable, sa petite conscience d'homme de gauche qui voit dans le jaune des gilets des paillettes d'or tout droit sorties du dictionnaire Maitron³⁰ ». Éperonné par les reproches qu'il se formule à lui-même, effarouché par l'apparente absence de solidarité entre les écrivains et le mouvement, Bouiller décide de sortir de chez lui, non pour aller « voir ce qu'il pense » mais pour aller « penser ce qu'il voit³¹ ». Cette foi dans la saisie du réel se dissipe pourtant bientôt : lors de la manifestation du 18 décembre à laquelle il prend part, Bouiller souffle sous son masque de plongée, se plaint d'avoir mal aux pieds, tente quelques discussions maladroitement avec d'autres manifestants, et revient à peu près bredouille. Tel Fabrice Del Dongo revenu de

Waterloo *sans rien voir*, Bouiller avoue sa défaite : « J'ai bien conscience de n'avoir rien vu. Pas grand-chose en tout cas. Juste ce que j'ai vu et perçu et rien d'autre. À mon infime niveau individuel. Focale minuscule. Pas de quoi pavoiser. Pas de quoi noircir des pages³² ». Mais le récit de *Charlot déprime* est suivi d'un second, intitulé *Un rêve de Charlot*, qui vient enrichir la première strate d'images perçues et emmagasinées. Deux jours après la manifestation, Bouiller fait en effet un rêve dont il rend compte, où autoanalyse et scènes psychanalytiques archétypales côtoient références culturelles et inconscient politique. Le rêve sert ainsi de médiation à la compréhension de l'écrivain : ramenant quelques-unes de ses pensées au seuil de sa conscience, Bouiller finit par assumer les résonances entre sa récente lecture de James Baldwin et son insertion temporaire parmi les Gilets jaunes, ce qui l'amènera à méditer sur les liens entre domination de races et domination de classes. L'ouvrage raconte donc finalement moins une quelconque saisie du mouvement que ses transports et ses refigurations par le travail du rêve³³, lui-même exercé par le psychisme situé d'un homme blanc, écrivain, éduqué et politisé à gauche.

- 17 À sa façon, le dispositif de Bouiller conjure la simplicité d'une saisie empirique du mouvement social et de ses actrices et acteurs. Il met à distance l'évidence selon laquelle l'intellectuel n'aurait *qu'à regarder pour voir*. Lorsqu'il s'agit de prendre pour objet des groupes ou des pratiques dominées, cette évidence s'expose en réalité à (au moins) deux obstacles. Le premier vient du regard même des dominants, dont on oublie qu'il est toujours déjà cadré et filtré, le second repose sur les ruses mêmes des dominés pour crypter leurs discours.
- 18 Revenons au *Parlement des invisibles*, de Pierre Rosanvallon. Le projet « Raconter la vie » visait à rassembler des récits de vies singulières (là une infirmière, là une juge, un livreur, un gardien d'immeuble, un chercheur ou encore une « femmes aux chats ») et justifiait son entreprise en se fondant notamment sur l'histoire du mouvement ouvrier. À lire Rosanvallon, l'émancipation ouvrière démontrerait à elle seule l'importance, pour aider des individus à se mobiliser, de leur donner la parole, de les rendre visibles et de leur donner la possibilité de s'inscrire dans un récit collectif. Si ce schéma paraît louable, il dissimule ou minimise deux choses : d'abord, que des récits autoproduits ou autopubliés par des groupes dominés se passant de la médiation d'instances ou d'agents dotés de pouvoir symboliques existent aussi et de longue date (les brochures publiées dans le cadre des luttes anticarcérales, par exemple) ; ensuite, que toute prise de parole exige d'abord un rapport de force. Il faut ainsi se rappeler que la multiplication des enquêtes publiques menées dans les sociétés occidentales sur les groupes ouvriers étaient avant tout motivées par une volonté de gouvernance et par une crainte des classes laborieuses³⁴. Autrement dit, il aura fallu que les ouvrières et ouvriers incarnent une menace pour l'ordre ou pour la santé publique pour forcer l'intérêt et le désir de déchiffrement des institutions bourgeoises et des intellectuels progressistes.
- 19 Il ne s'agit pas ici de considérer toute enquête, y compris littéraire, à l'aune d'un paradigme biopolitique (« connaître pour mieux gouverner »), mais seulement de rappeler que l'attention n'est pas un cadre transparent qui obéirait aux déplacements d'une intentionnalité individuelle. En d'autres termes, une politique de la littérature soucieuse de « rendre visible les invisibles » ne doit pas se méprendre sur la nature de l'invisibilité sociale : les rapports de dominations ne sont pas (tous) solubles dans des relations interindividuelles de reconnaissance. La philosophe Gayatri Chakravorty Spivak insistait sur cette matérialité de l'invisibilité sociale dans un ouvrage qui a fait

date : *Les subalternes peuvent-elles parler ?*³⁵. S'intéressant au cas des femmes hindoues dans l'Inde colonisée du XIX^e siècle, prises dans des rapports de genre, de classes mais aussi dans une structure légale marquée par l'impérialisme britannique, ces femmes incarnent une subjectivité « subalterne » – au sens de Gramsci³⁶. Elles ne sont pas seulement opprimées, mais aussi privées d'accès à la possibilité de faire alliance et même à celle d'« offrir un objet de séduction à l'intellectuel représentant³⁷ ». Tout en se gardant d'assimiler l'invisibilité relative du passionné de *tuning* évoqué dans « Raconter la vie » à celle des femmes du sous-prolétariat indien qui intéressent Spivak, on peut retenir d'une part qu'il est des cécités qui relèvent d'un refus idéologique collectif de voir ou d'entendre, et d'autre part que les textes légaux, comme les œuvres littéraires (rappelons que Spivak est d'abord théoricienne de la littérature) parlent autant par leurs contenus que par leurs silences³⁸.

- 20 Le surcroît de visibilité que les textes littéraires pourraient donner aux dits « invisibles » peut aussi être relativisé à partir d'un autre point de vue, non plus celui des structures qui conditionnent l'attention, mais celui des stratégies et des ruses mises en place par certains groupes opprimés. C'est là, sans doute, l'une des nombreuses leçons qu'on peut tirer de la lecture d'un autre ouvrage fondamental des *subaltern studies* : *La Domination et les arts de la résistance*³⁹, de l'anthropologue James C. Scott. En observant des situations de domination particulièrement tyranniques (l'esclavage aux États-Unis, notamment), Scott s'est aperçu que les groupes opprimés avaient souvent « recours au travestissement, à la tromperie ou au subterfuge tout en continuant à projeter vers l'extérieur l'image d'un consentement affable, voire enthousiaste⁴⁰ ». Il en tire la notion de « texte caché », qui recouvre toute une culture politique que les dominés se construisent « en coulisses », à l'abri du regard inquisiteur des dominants. Entre les pôles du texte public – où, par exemple, les esclaves apparaissent dociles et conciliants – et du texte caché – dans lequel se dissimulent et s'entretiennent des désirs de rébellion ou de vengeance –, existe aussi un niveau intermédiaire, par le biais duquel les groupes dominés font circuler publiquement des contenus cryptés ou ambivalents, tels que des rumeurs, légendes, plaisanteries ou rituels dans lesquels le texte caché est codé de manière ambiguë. Véritable plan de coupe d'une économie des discours prise dans des rapports de domination (ou d'une économie des rapports de domination prise dans des rapports de discours), l'ouvrage de Scott tâche de montrer que la puissance d'agir existe, circule et ruse, même dans les sociétés où s'exprimer dans l'espace public est impossible pour certains groupes. Cela n'est pas sans conséquence pour les intellectuels et écrivains qui prétendent recueillir la voix des sans-voix afin de la faire circuler : le discours des groupes dominés n'est pas nécessairement transparent et, surtout, comme en témoignent certaines pratiques d'écritures clandestines et militantes⁴¹, il n'a pas toujours vocation à émerger dans l'espace public dominant, quitte à se ressourcer au contraire dans ses marges.

Les raisons de la colère

- 21 Assez vite dans leur trajectoire, les Gilets jaunes se sont vu opposer une demande d'explicitation et de mise en cohérence de leurs propos. La grande hétérogénéité de leurs discours leur a été reprochée, selon un biais que Laurent Jeanpierre qualifie d'intellectualiste : le gouvernement comme la plupart des organes professionnels de représentation se sont sentis menacés par ces contestations qui mettaient l'expérience, et non l'idée ou l'argument, en amont de leurs revendications⁴². Cela a eu pour effet de

marquer un écart (parfois au sein même du mouvement) « entre une mobilisation éloignée des catégories du discours politique et les mondes partisans, médiatiques, intellectuels qui vivent de ces catégories⁴³ ». La conséquence la plus brutale et la plus nette de ce désajustement n'est autre que le lancement du « grand débat national », lancé au moment même où étaient démontées les installations sur les ronds-points, où circulait pourtant bien une parole (mais peut-être plus sauvage, ou en tout cas plus rétive à se laisser réduire à une liste de doléances).

- 22 Si cette demande de cohérence idéologique rappelle qu'il existe des modalités de contestation considérées comme plus légitimes que d'autres (parce qu'elles sont structurées ou répondent à des schémas historiquement éprouvés), si l'insistance avec laquelle cette demande a été adressée aux Gilets jaunes témoigne sans doute d'une crise de ces modalités contestataires depuis quelques années, elle renvoie aussi à un certain impératif de rationalité et de transparence qui structure l'espace des discussions politiques depuis au moins les grandes révolutions bourgeoises. Malgré les nombreuses critiques qui lui ont été faites, la théorie de l'espace public de Jürgen Habermas permet donc toujours de comprendre la structure des débats au sein des démocraties occidentales : tout peut être dit et entendu, à condition d'entrer dans les formes de la discussion rationnelle et argumentée. On suppose donc d'une part que la rationalité est une norme, en évacuant le fait qu'elle puisse aussi être un privilège⁴⁴ et d'autre part que les revendications politiques sont des contenus dissociables de leurs formes.
- 23 Ces préjugés politiques s'illustrent de manière quasi analogue à la fois dans le champ de la philosophie et dans celui de la littérature. Ainsi est-il étonnant de voir avec quelle évidence la forme narrative s'est imposée aux contributrices et contributeurs du projet de Rosanvallon, et avec quel naturel le sociologue la défend : la narration serait, suivant une hypothèse commune (mais défendue avec le plus de finesse par Paul Ricoeur⁴⁵), la forme par excellence par laquelle un sujet pourrait se connaître et se faire reconnaître. Il ne s'agit pas ici de condamner le récit (dont on connaît l'intérêt et la richesse en littérature, en psychanalyse, en droit mais aussi pour les brochures militantes) au profit de performances ou de dispositifs qui travailleraient davantage avec la « matière brute » du langage (dont on doit reconnaître qu'ils reconduisent parfois une forme de naïveté à l'égard des documents qu'ils traitent). Il importe plutôt d'insister sur les sursauts de lucidité suscités voire requis plus généralement par le mouvement des Gilets jaunes vis-à-vis des *formes littéraires* censées le représenter (récits, fictions, documents, etc.).
- 24 Ainsi, dans son roman *Dernière sommation*⁴⁶ comme dans son film *Un pays qui se tient sage*⁴⁷, l'ancien journaliste d'investigation David Dufresne s'appuie sur un matériau récolté au cours d'un recensement scrupuleux des violences policières exercées lors des manifestations des Gilets jaunes. Il n'entend, ni dans l'un, ni dans l'autre, « donner la parole » aux Gilets jaunes ou « relayer » leur discours, mais tente plutôt de reconnaître à ces derniers leur place d'acteurs et d'analystes à part entière, à propos d'une violence étatique dont ils sont l'un des révélateurs. Le personnage de Vicky, militante mutilée lors d'une manifestation, n'est qu'un élément de la trame narrative de *Dernière sommation*, plus focalisée sur la démarche de lanceur d'alerte d'un double fictionnel de l'auteur et sur les arcanes de la préfecture de police parisienne. De même, *Un pays qui se tient sage* a fait le pari de faire commenter des séquences filmées de violences policières à des personnes qui ne seront nommées et qualifiées que dans le générique de fin, de sorte que Gilets jaunes et mère de lycéens violentés interviennent au même titre⁴⁸ que

des sociologues, historiens ou romanciers de science-fiction. L'articulation du roman et du film à des propos et à des images directement prélevées dans le réel (retranscription d'une capsule vidéo de Jacline Mouraud, vidéos amateurs filmées à l'aide de smartphone, extraits du rapport d'observation de la Ligue des Droits de l'Homme, tweets, etc.) préserve ici en apparence de tout lissage.

- 25 La crainte d'élaguer le discours des Gilets jaunes pour le faire entrer dans des formes socialement acceptables est également au cœur de *Cinq mains coupées* de Sophie Divry. Le texte est un montage de propos que l'autrice a recueillis auprès de cinq manifestants dont la main a été arrachée, le plus souvent par la faute de grenades offensives chargées au TNT. Les différents entretiens réalisés par Divry sont en réalité entrelacés dans des blocs de textes qu'on devine être organisés en fonction des réponses données par Antoine, Frédéric, Sébastien, Gabriel et Ayhan à des questions similaires. Par exemple, sur les degrés de politisation de chacun :

On ne parlait jamais de politique à la maison. On parlait beaucoup politique à la maison. Je n'ai jamais été encarté dans un quelconque parti, mais je me suis toujours battu contre les injustices. Je n'avais jamais manifesté avant. J'ai fait des dizaines de manifestations dans ma vie⁴⁹.

- 26 Les témoignages sont anonymisés, l'intervention de chaque « voix » est de longueur variable et l'ordre des réponses diffère d'un bloc à l'autre, de sorte que les individus sont pour la plupart du temps indiscernables, et que leur « quintet de souffrance » est transformé en un « chœur avec des solos⁵⁰ », pour reprendre les mots de l'autrice. Si aucune phrase du livre n'est de Sophie Divry, elle y ajoute cependant une postface, dans laquelle elle détaille quelques étapes de la construction de l'ouvrage et déplie les scrupules qui ont tour à tour freiné ou stimulé son projet. Éclairante, la postface montre à quel point l'autrice est consciente des limites de sa démarche, illustrant opportunément celles que nous pointons ici. Ainsi, Divry s'interroge d'emblée sur son désir d'écrire à propos d'invisibles devenus visibles⁵¹ et sur la place d'intellectuelle qui lui reste face à des personnes qui appellent peut-être plus l'écoute que le commentaire. Elle reconnaît aussi – dans ce qui fait écho aux cécités et aux « textes cachés » dont il a été question – que les enquêtés ne lui ont sans doute pas « tout dit », raison pour laquelle elle a choisi de retranscrire leurs mots en en conservant l'ambiguïté et les éventuelles réserves. Au fond, Divry reconnaît dans cette postface comment le mouvement social des Gilets jaunes l'a forcée à une reconsidération de son travail et de ses formats habituels : par crainte d'opérer des distorsions malvenues dans le discours des cinq Gilets jaunes mutilés, elle a opté pour un montage documentaire très éloigné des formes narratives et fictionnelles dont elle est coutumière ; par peur de redoubler une visibilité que les Gilets jaunes avaient gagnée par leurs propres moyens, elle ne s'est lancée dans cette entreprise que lorsqu'il lui a semblé que l'écoute et l'intérêt des médias dominants pour le mouvement s'essouffait.

- 27 Si le texte *Macronique*, d'Émilie Notéris, est beaucoup moins disert sur sa méthode et ses partis pris poétiques, ses épigraphes indiquent bien quelques convergences avec le métadiscours de Sophie Divry. Sous-titré « Les choses qui n'existent pas existent quand même », le dispositif joue sur l'apparente absurdité des déclarations d'Emmanuel Macron sur les violences policières (« Ne parlez pas de répression ou de violences policières, ces mots sont inacceptables dans un État de droit »), compte tenu de la pléthore d'images, de témoignages et de faits attestant l'intensité de cette violence, dont la réalité semble moins déranger le gouvernement que son caractère dicible. Cette mosaïque de faits est articulée dans des énoncés qui prennent la forme de

sentences (« La violence est redoublée par la non-reconnaissance de la violence⁵² »), de raisonnements fallacieux (« Les violences policières n'existant pas, il est interdit de les filmer⁵³ ») ou de pointes ironiques (« Il n'y a pas de violence autre que celle des femmes, des minorités, des racisé·e·s, des Gilets jaunes, des Gilets noirs, des réfugié·e·s⁵⁴ »). En amont du texte, Notéris fait figurer une citation de Jean-François Lyotard qui justifie par la bande sa démarche formelle :

Il faut beaucoup chercher pour trouver les nouvelles règles de formation et d'enchaînement de phrases capables d'exprimer le différend que trahit le sentiment si l'on ne veut pas que ce différend soit aussitôt étouffé en un litige, et que l'alerte donnée par le sentiment ait été inutile (Jean-François Lyotard, *Le Différend*, Minuit, 1983⁵⁵)

- 28 L'épigraphe souligne à sa façon, comme le faisait Lyotard avec sa distinction entre « litige » et « différend », qu'il s'agit de placer la littérature non pas du côté du langage établi, dans lequel les conflits sont immédiatement perceptibles et résorbables, mais du côté d'une recherche, d'une invention verbale qui aménage dans un langage ou dans une forme qui n'existe pas encore les réelles conditions de prise en compte d'un problème. En prenant à contre-pied l'idée que la discussion et l'intercompréhension requièrent une transitivity et une univocité du langage, Lyotard, et avec lui Judith Butler⁵⁶ mais aussi Émilie Notéris, donnent à penser que le travail politique du langage (et *a fortiori* du langage littéraire) n'est pas qu'affaire de transmission de messages, mais qu'il s'appuie aussi sur des énoncés non transitifs, métaphoriques, sujets à l'interprétation et aux désaccords. Pour qu'émergent certaines formes de vie dans l'imaginaire social, rien n'impose donc que celles-ci soient représentées dans un langage clair et bien articulé – de sorte qu'on est fondé à croire que des dispositifs littéraires plus expérimentaux puissent aussi donner à percevoir d'autres langages et d'autres rapports au monde sensible, sans recourir à des trames linéaires ni à des personnages assignés à des identités précises. Plus encore, on pourrait considérer que se réaliserait là une politisation de la littérature qui serait moins proche du modèle d'un réformisme social-démocrate que d'une démocratie radicale⁵⁷ où le conflit, l'équivocité, l'expérience sensible et le désordre sont moins des obstacles à dépasser que des moteurs d'émancipation⁵⁸.

Le mandataire, le peintre et le truand

- 29 Outre ses conditions de possibilité non nécessairement réunies (par cause de cécités des enquêteurs ou de ruses des enquêtés), outre encore ses tendances de mise en conformité de la parole d'autrui (fruits d'impensés quant à la transitivity du langage), il est une troisième et dernière limite à laquelle se confronte toute conception de la littérature comme ferment de reconnaissance. Peut-on de toute bonne foi considérer que les textes littéraires puissent servir de liant social et, le cas échéant, quelles définitions de la représentation politique cela implique-t-il ?
- 30 À suivre le modèle rosanvallien de la « démocratie narrative », les récits (littéraires, documentaires, investigateurs), pourraient venir réharmoniser les interactions entre les plans institutionnels et idéologiques de la démocratie, en forgeant de nouvelles images disponibles d'un monde social individualisé, émietté et peu perçu dans toute son hétérogénéité. Les représentants politiques, en s'appuyant sur cet hémicycle de vies racontées, pourraient ainsi agir et décider avec davantage de tact et d'intelligence collective. Ce schéma, que nous attribuons ici un peu massivement à Pierre

Rosanvallon, est en réalité implicitement au cœur de nombreux essais de théorie littéraire, qui misent implicitement sur une téléologie du progrès moral : le conflit, le mépris, l'aveuglement ne seraient que des distorsions dans un idéal d'intercompréhension préexistant, et la littérature pourrait agir comme une béquille sociale, comme une médiation réparatrice voire comme petite arche de Noé.

- 31 Dans ce schéma, les deux acceptions du terme « représentation » – que la langue allemande distingue : *Vertretung* et *Darstellung* – se superposent : la représentation est à la fois un travail de délégation et de figuration. Autrement dit, la littérature y officie à la fois comme un mandataire et comme un peintre. Elle permettrait dans un même mouvement de figurer des réalités, de les faire connaître et de participer à leur prise en charge politique.
- 32 Bien qu'elle pose un certain nombre de problèmes (concernant la place minoritaire occupée par la littérature dans l'espace médiatique et concernant les pratiques de lecture peu garanties des représentants, militants et décideurs), cette articulation sémantique peut difficilement être tranchée. Son plus grand tort est ainsi moins d'exister que d'être passée sous silence. C'est ce qu'invite à penser Gayatri Shrivastava Spivak : pour elle, trop d'intellectuels s'arrogent le privilège de ne pas dissocier conceptuellement les deux sens du mot *représentation*, de sorte qu'ils ont beau jeu de représenter autrui en se représentant eux-mêmes « comme transparents⁵⁹ ». Assumer le point de vue ancré et situé de celui qui bricole et crée des images (en lieu et place de celui du porte-parole, réduit à une pure fonction sans substance) serait donc pour celui qui écrit et représente une manière de rendre visible sa propre présence, sans se leurrer sur l'efficacité assurée de son action, sans se tromper, non plus, sur les privilèges épistémologiques qu'il a sur ses sujets d'observation.
- 33 Notre hypothèse conclusive est à cet égard que le mouvement des Gilets jaunes a en quelque sorte rendue inopérante l'assimilation des opérations de figuration et de délégation. Condamnés par les Gilets jaunes à l'incapacité de se rendre transparents, celles et ceux qui ont écrit à leur propos ont ainsi vu leur réflexivité requise à même leurs textes. Ceci, d'abord, parce que les familiarités des intellectuels avec les Gilets jaunes n'avaient rien d'évident. À cet égard, il est intéressant de comparer *La Bataille du rail*⁶⁰, publié au moment de la grève du rail de 2018, et *Gilets jaunes. Pour un nouvel horizon social*⁶¹, sorti en 2019. Si les deux ouvrages présentent un même aspect (ouvrage collectif d'auteurs dits solidaires), se réclament d'un même mode opératoire (publication dont les droits d'auteur sont reversés à une caisse de grève ou à un collectif) et partagent même quelques signataires (Laurent Binet, Bernard Chambaz, Annie Ernaux, Pascale Fautrier, Gérard Mordillat, Patrick Raynal), leur matière diffère nettement sur le positionnement des contributeurs. Là où les auteurs de *La Bataille du rail* justifiaient aisément leur solidarité en évoquant un grand-père cheminot ou leur goût des voyages en train entre deux soirées en librairie, les participants à *Gilets jaunes. Pour un nouvel horizon social* multiplient les justifications de leur adhésion (Pascale Fautrier) ou de leur difficulté à intégrer le mouvement (François Bégaudeau), et ne cessent de discuter de la frilosité des intellectuels à l'égard de celui-ci (Annie Ernaux, Jérôme Leroy). Le texte de Jérôme Leroy se transforme ainsi en véritable portrait à charge du petit monde des lettres resté insensible à l'insurrection jaune :

Oui, je les lis sur les réseaux sociaux, ces trouillards indignés par la racaille fluo, dans les tribunes de journaux, ces petits notables de la république des lettres qui adorent les pauvres dans le Kentucky, trouvent faulknérienne la moindre histoire de rednecks qui ratent un hold-up dans un comté texan mais font la fine bouche

devant le Goncourt de Nicolas Mathieu suspecté de populisme, parce que lui il parle des pauvres près de chez nous. Ils sont nos nouveaux George Sand, nos nouveaux Flaubert. Ils font les esprits libres en temps de paix en moquant les bourgeois, ils plaignent les pauvres comme la bonne dame de Nohant jusqu'au jour où le pauvre, il ne dit plus bonjour à la bonne dame et lui déclare la guerre sociale⁶².

34 Dans la même veine – mais avec un soupçon d'anti-intellectualisme en plus – tout le roman *La Fièvre*⁶³, d'Aude Lancelin, tourne autour d'une critique acerbe de l'intelligentsia d'extrême-gauche parisienne, qui se serait confortée dans la non-prise de risques, se serait complu dans le refus d'engagements dépassés (« Des harangues de penseurs grimés sur leur bidon ? Bien sûr que non [...] Ils ne supporteraient pas d'« être parlés », de toute façon⁶⁴ », assure un double fictionnel de Frédéric Lordon, durement attaqué) et aurait donc manqué de courage à l'heure d'assumer une véritable solidarité avec un peuple largement préféré lorsqu'il est fantasmé.

35 Par sa sociologie hétérogène et ses discours parfois équivoques, le mouvement des Gilets jaunes a donc à sa façon empêché l'identification rapide et simpliste des écrivains et intellectuels à celui-ci. Cela peut être vu comme une occasion de décrier l'inconséquence politique des écrivains et intellectuels de gauche. On souhaiterait cependant souligner que cela peut plutôt être considéré comme un catalyseur de discours situés : c'est Grégoire Bouillier ironisant sur ses propres fantasmes d'homme de gauche, c'est Éric Chauvier révélant tous les aspects les moins glorieux de son mépris de classe, c'est, aussi et enfin, la lucidité de Barbara Stiegler eu égard à sa propre difficulté à se mobiliser en tant qu'universitaire :

Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'accueil des gilets jaunes par les gens de mon milieu n'est pas des plus hospitaliers. Il faut dire que cela fait cinquante ans que les classes populaires et les universitaires ne se parlent plus et qu'ils s'ignorent réciproquement. Que les pouvoirs successifs s'en réjouissent, dressant sans relâche les catégories sociales les unes contre les autres. Et que les livres, tous les livres, sont perdus au cœur de ce divorce⁶⁵.

36 En mettant en déroute les façons les plus usuelles de le représenter, le mouvement des Gilets jaunes a réussi à instaurer un rapport de force avec les professionnels de la représentation, y compris avec les écrivains – provoquant certes des sursauts autoritaires inouïs, mais aussi des éclairs de lucidité et des positionnements intellectuels pleins d'égards. Si rien ne nous dit que la critique de toutes les formes de délégation ne sera pas retenue au rang des causes des échecs (relatifs) des Gilets jaunes, nous retiendrons, quant à nous, que ces perturbations et ces assauts menés dans l'ordre symbolique de la délégation n'ont pas été sans effet sur la production littéraire, amenée à réfléchir sur sa capacité à voir les groupes dits invisibles, à se mettre à l'écoute de leur parole et plus encore à se situer par rapport à eux. Les critiques portées par le mouvement des Gilets jaunes à l'égard de toutes les formes de représentation auront donc moins contribué à l'écriture de textes destinés à augmenter le spectre de la reconnaissance sociale qu'à la production d'écrits destinés à habiter réflexivement l'espace d'une séparation entre les intellectuels et les classes populaires – séparation dont on peut espérer, avec Stiegler, qu'elle ne soit pas aussi irrémédiable qu'un divorce.

NOTES

1. Pierre Rosanvallon, *Le Parlement des invisibles. Déchiffrer la France* (2014), Paris, Seuil, « Points », 2020.
2. Cette qualification d'une France « invisible » était déjà à l'origine des enquêtes menées sous la direction de Bourdieu dans *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.
3. Sur ces questions, voir par exemple Laurent Jeanpierre, *In Girum. Les leçons politiques des ronds-points*, Paris, La Découverte, 2019, voir aussi Philippe Marlière, « Les “gilets jaunes” ou le discrédit de la démocratie représentative », dans AOC, Cahiers #1, « Gilets jaunes ». Hypothèses sur un mouvement, La Découverte, 2019. Ces spécificités du mouvement ont également été rappelée par Boris Gobille dans la séance plénière qu'il a animée à l'occasion du colloque de la SELF XX-XXI « Modes de présence et fonctions de l'écrivain dans la cité aux XX^e et XXI^e siècles », Université de Caen, vendredi 13 septembre 2019, publiée ici sous le titre « Face à l'égalité, face au réel » (URL : <https://journals.openedition.org/elfe/3880>).
4. Laurent Jeanpierre, *In Girum*, op. cit., p. 14.
5. Anshel K. et Amos L., « Les amours jaunes. “La confusion des gilets jaunes est à l'image de la confusion même de l'époque” », *lundimatin*, 19 novembre 2018, repris dans *Gilets jaunes : un assaut contre la société*, *lundimatinpapier*, n° 4, 2019.
6. Dans *La Grande Confusion*, le sociologue Philippe Corcuff dresse un portrait à charge du mouvement, dans lequel il traque des réflexes identitaires et nationalistes (haine des médias, conspirationnisme, dérapages racistes, homophobes et antisémites, etc.). Bien qu'il reconnaisse que ces caractéristiques n'étaient pas majoritaires au sein du mouvement, Corcuff déplore qu'elles attestent une circulation voire une banalisation des idées d'extrême droite dans le débat public. Voir Philippe Corcuff, *La Grande Confusion. Comment l'extrême droite gagne la bataille des idées*, Paris, Textuel, 2021, p. 309-351.
7. Le 1^{er} mai 2021, lors des manifestations parisiennes à l'occasion de la journée internationale des travailleuses et travailleurs, le service d'ordre de la CGT a été attaqué par un groupe de manifestants dont certains portaient un gilet jaune. L'événement a ému une large part du spectre des gauches politiques, qui y a vu une haine contre-productive des médiations (le service d'ordre a été ainsi traité de « collabos ») et une violence étrangement tournée contre des personnes censées lutter pour les mêmes motifs.
8. Voir par exemple Daniel Bougnoux, *La Crise de la représentation*, Paris, La Découverte, 2006 ; Pierre Rosanvallon, *La Contre-démocratie. La politique à l'âge de la défiance*, Paris, Seuil, 2006 ; Bernard Manin, *Principes du gouvernement représentatif*, Paris, Calmann-Lévy, 1995 ou encore Jacques Rancière, *La Haine de la démocratie*, Paris, La Fabrique, 2005. Pour une discussion de ces enjeux tels qu'articulés à l'engagement des écrivains, voir Sylvie Servoise, « Parole d'écrivain et crise de la représentativité » dans *Fiction et démocratie*, sous la direction d'Émilie Brière et Alexandre Gefen, *Fixxion*, n° 6, 2013, p. 38-47. En ligne, URL : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx06.05/718>, consulté le 22 juillet 2021.
9. Pierre Rosanvallon, *Le Parlement des invisibles*, op. cit., p. 8.
10. *Ibid.*, p. 23.

11. Le projet « Raconter la vie » fonctionnait à la manière d'une plateforme éditoriale, avec un site internet publiant des récits de vie (gratuits) et une la collection éponyme aux Éditions du Seuil. Il est ensuite devenu « Raconter le travail », toujours sous la houlette de Rosanvallon. À présent, aucun de ces deux sites ne semble encore fonctionner.
12. *Ibid.*, p. 41. Sur cet idéal et ses impensés sociologiques et littéraires, voir l'excellente critique que lui adresse Marie-Jeanne Zenetti dans « Les "invisibles" peuvent-ils se raconter ? L'entreprise "Raconter la vie" entre ambition littéraire et soupçon de "storytelling" » dans *Fiction littéraire contre storytelling ? Formes, valeurs, pouvoirs du récit aujourd'hui*, sous la direction de Danielle Perrot-Corpet, *Comparatismes en Sorbonne*, n° 7, 2016. En ligne, URL : http://www.crlc.paris-sorbonne.fr/pdf_revue/revue7/12_M_Zenetti.pdf, consulté le 22 juillet 2021.
13. Denis Saint-Amand, « "Parce que c'est notre rejet" : poétique des Gilets Jaunes », AOC, 2 février 2019. En ligne, URL : <https://aoc.media/analyse/2019/02/01/cest-rejet-poetique-gilets-jaunes/>, consulté le 22 juillet 2021. Voir aussi, du même auteur, « 1871 raisons d'y croire. Logiques et imaginaire des Gilets jaunes », dans "La Commune n'est pas morte..."", sous la direction de Robert St. Clair et Seth Whidden, *Nineteenth-Century French Studies*, University of Nebraska Press, vol. 49, n° 3 et 4, printemps-été 2021, p. 374-395. Cet article doit beaucoup à la relecture très fine et très outillée de Denis Saint-Amand : qu'il en soit ici remercié.
14. Notons qu'outre les analyses que lui ont consacrées certains philosophes ou historiens socialistes à l'instar de Friedrich Engels (*Der deutsche Bauernkrieg*, 1850) ou d'Ernst Bloch (*Thomas Müntzer als Theologe der Revolution*), Thomas Müntzer a connu quelques traitements littéraires plus récents, comme dans *L'Œil de Carafa* (2001) signé par Luther Blissett, du collectif Wu Ming ou encore comme dans le plus récent roman *L'Homme qui brûle*, d'Alban Lefranc (2019).
15. Éric Vuillard, « La guerre des pauvres. Dialogue avec Éric Vuillard », *lundimatin*, 11 mars 2019, repris dans *Gilets jaunes : un assaut contre la société*, *lundimatinpapier*, n° 4, 2019, p. 220.
16. Les Gilets jaunes ont en effet récusé à peu près toutes les personnes qui voulaient se faire passer pour leurs porte-parole – d'Ingrid Levavasseur à Éric Drouet en passant par Jacline Mouraud.
17. Rappelons qu'en Mai 68, certains écrivains engagés dans la lutte, en particulier les membres du Comité d'action étudiants-écrivains, ont tenté de suspendre leurs prérogatives d'« intellectuels » (Michel Leiris raconte que le mot d'ordre « INTELLECTUELS APPRENEZ À NE PLUS L'ÊTRE » était écrit sur un mur de la salle où se réunissait le comité). Dionys Mascolo allait jusqu'à préconiser une « grève de l'intelligence » pour « rompre avec toutes les institutions contrôlées par le régime, et non seulement avec celles qui servent directement sa propagande, mais toutes celles qu'il intimide si peu que ce soit, avec toutes les publications, journaux, revues qui n'ont pas elles-mêmes rompu avec toute la netteté nécessaire ». Voir Jean-François Hamel, *Nous sommes tous la pègre*, Paris, Minuit, « Paradoxe », 2018, p. 38.
18. Nous jouons ici avec les prépositions, en écho avec le texte éponyme de Nathalie Quintane, dans lequel elle se demande comment parler des pauvres : Nathalie Quintane, « Les prépositions » dans *Les Années 10*, Paris, La Fabrique, 2014, p. 61-82. Voir aussi l'entretien croisé qu'elle a donné avec Jacques Rancière en décembre 2017 au Théâtre National Bordeaux Aquitaine, à l'invitation de la librairie Mollat. L'entretien est animé par Éric Hazan et vise également à questionner les manières de dire et de représenter

les classes populaires, en littérature et en philosophie. La captation de l'entretien peut être visionnée en ligne : URL : <https://www.youtube.com/watch?v=8YQhdBpW42g>.

19. François Bégaudeau, « De l'amitié » dans *Gilets jaunes. Pour un nouvel horizon social*, Vauvert, Au diable vauvert, 2019, p. 60-61.

20. Éric Chauvier, *Laura*, Paris, Allia, 2020, p. 99.

21. Voir l'analyse de Florent Coste, « Contre la désinterlocution – à propos de *Laura* d'Éric Chauvier », AOC, 17 février 2020. En ligne, URL : <https://aoc.media/critique/2020/02/16/contre-la-desinterlocution-a-propos-de-laura-deric-chauvier/>, consulté le 22 juillet 2021.

22. Éric Chauvier, *Laura*, *op. cit.*, p. 85.

23. Sur les ambivalences de l'enquête littéraire dans l'œuvre de Chauvier, voir Mathilde Zbaeren « Singularité et réflexivité dans les récits d'enquête contemporains », *CONTEXTES*, 21 mars 2021. En ligne, URL : <https://journals.openedition.org/contextes/10133>, consulté le 22 juillet 2021.

24. Un exemple parmi d'autres : dans un entretien accordé à Guénaél Boutouillet, Olivia Rosenthal affirmait à propos de ses enquêtes littéraires : « Si je pouvais écrire à la place de ces gens que j'ai entendus et qui n'avaient pas eu la parole avant que je ne les interroge, ce ne serait déjà pas si mal ». Voir Olivia Rosenthal, « Entrer dans la langue de l'autre et la saisir de l'intérieur », première partie, entretien avec Guénaél Boutouillet, *Remue.net*, 19 février 2009. En ligne, URL : <http://remue.net/Entrerdans-la-langue-de-l-autre-et-la-saisir-de-l-interieur-1>, consulté le 22 juillet 2021.

25. Voir Bruno Blanckeman, « L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité », dans *Narrations d'un nouveau siècle, romans et récits français (2001-2010)*, sous la direction de Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013. Voir aussi Sonya Florey, *L'Engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Perspectives », 2013 ; Elisa Bricco, *Le Défi du roman. Narration et engagement oblique à l'ère postmoderne*, Berne, Peter Lang, 2015 ou encore Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La Littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti, « Les Essais », 2017.

26. Laurent Demanze, *Un Nouvel Âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, José Corti, « Les Essais », 2019.

27. *Ibid.*, p. 178.

28. Nathalie Quintane, « Les prépositions », *Art. cit.*, p. 64.

29. Axel Honneth, « Invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" » dans *Réseaux*, 2005/1, n° 129-130 ; Guillaume le Blanc, *L'Invisibilité sociale*, Paris, PUF, 2009. Pour une discussion de ces théories et de leurs divergences, voir notamment Alievtina Hervy, « Que signifie être visible ? Réflexions sur l'invisibilité sociale à partir d'Axel Honneth et de Guillaume le Blanc », Lille, 22 mai 2014, conférence non publiée, mais disponible ici : <https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/178671/1/Que%20signifie%20%a0%20visible%20%a0.pdf>. Guillaume Le Blanc a récemment réaffirmé les liens entre sa philosophie sociale et le projet « Raconter la vie », de Rosanvallon, auquel il avait d'ailleurs participé. Voir Guillaume Le Blanc et Alexandre Gefen, « Entretien avec Guillaume Le Blanc », *Elfe XX-XXI*, n° 9, 2020, mis en ligne le 20 septembre 2020. En ligne, URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1722>, consulté le 22 juillet 2021.

30. Grégoire Bouillier, *Charlot déprime* suivi de *Un rêve de Charlot*, Paris, Libro, 2019, p. 11.

31. *Ibid.*, p. 16.

32. *Ibid.*, p. 49-50.
33. Et donc aussi par une de ces « techniques de soi » propre à un ordre dominant. Voir Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, tome III, *Le Souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.
34. Voir Éric Geerkens, Nicolas Hatzfeld et Xavier Vigna, « Observer, écouter, inspirer : deux siècles d'enquêtes ouvrières en Europe » dans *Les Enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, sous la direction de Éric Geerkens, Nicolas Hatzfeld, Isabelle Lespinet-Moret et Xavier Vigna, Paris, La Découverte, « Recherches », p. 5-38.
35. Gayatri Chakravorty Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, traduit de l'anglais par Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2020 [*Can The Subaltern Speak ?*, 1988].
36. Utilisé par Gramsci, le terme désigne un ensemble de classes caractérisées par le fait qu'elles ne sont ni hégémoniques ni dominantes. L'expression permet donc de désigner des groupes hétérogènes, vivant des situations de domination de degré variable et ayant des accès inégaux à la possibilité de s'unir pour prendre le pouvoir. Autrement dit, la subalternité permet à la fois d'englober le prolétariat et les petites classes paysannes, les sujets capables d'accéder à une conscience de classes et ceux qui sont structurellement empêchés de se reconnaître et de s'unir (à cause d'une trop grande hétérogénéité de leurs rangs, de leur dispersion sur le territoire ou encore de leur expérience concomitante d'autres types de domination).
37. Gayatri Chakravorty Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, *op. cit.*, p. 59.
38. L'idée a notamment été avancée par Pierre Macherey (d'ailleurs cité par Spivak) dans *Pour une théorie de la production littéraire* et en particulier dans la section intitulée « Dire et ne pas dire ». L'ouvrage, publié initialement en 1966, a été réédité et est entièrement disponible en ligne. Voir Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Lyon, ENS Éditions, 2014, URL : <<http://books.openedition.org/enseditions/628>>
39. James C. Scott, *La Domination et les arts de la résistance. Fragments d'un discours subalterne*, traduit de l'anglais par Olivier Ruchet, Paris, Amsterdam, 2019 [*Domination and the Arts of Resistance*, 1992].
40. *Ibid.*, p. 58.
41. C'est ce qu'ont essayé de penser plusieurs penseurs de la théorie critique, notamment Nancy Fraser avec le concept de « contre-public subalterne » ou Oskar Negt et Alexander Kluge avec le concept d'« espace public oppositionnel ».' Voir Nancy Fraser, « Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement » [1992], traduit de l'anglais par Muriel Valenta, *Hermès. La Revue*, n° 31, 2001 et Oskar Negt, *L'Espace public oppositionnel*, traduit de l'allemand par Alexander Neumann, Paris, Payot, 2007.
42. Sur cette forme de mobilisation qui place en son cœur l'idée d'une expérience partagée (en lieu et place de discours ou de listes de revendications déjà constituées), voir l'entretien qu'a accordé le sociologue Michalis Lianos à *lundimatin* : « Une politique expérientielle » dans *lundimatin*, 19 décembre 2018, repris dans *Gilets jaunes : un assaut contre la société*, *op. cit.*, p. 93-121.
43. Laurent Jeanpierre, *In Girum*, *op. cit.*, p. 31.
44. « La forme par excellence de la violence symbolique est le pouvoir qui [...] s'exerce par les voies de la communication rationnelle, c'est-à-dire avec l'adhésion (extorquée) de ceux qui, étant les produits dominés d'un ordre dominé par des forces parées de raison [...], ne peuvent qu'accorder leur acquiescement à l'arbitraire de la force rationalisée », Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 99.
45. Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Points, 2015 [1990].

46. David Dufresne, *Dernière sommation*, Paris, Grasset, 2019.
47. David Dufresne, *Un pays qui se tient sage*, France, Jour2Fête, 86minutes, 2020.
48. Mais peut-être pas à parts égales en termes d'occupation du temps de parole, et selon une scénographie égalitaire que l'on pourra juger trompeuse – c'est l'une des critiques qui a été adressée au film, par exemple dans ce texte anonyme publié sur *lundimatin* : « Un cinéma qui se tient sage. Une critique cinématographique du film de David Dufresne », *lundimatin*, 25 octobre 2020. En ligne, URL : <https://lundi.am/Un-cinema-qui-se-tient-sage>, consulté le 22 juillet 2021.
49. Sophie Divry, *Cinq mains coupées*, Paris, Seuil, « Cadre rouge », 2020, p. 24-25.
50. *Ibid.*, p. 118.
51. *Ibid.*, p. 112.
52. Émilie Notéris, *Macronique. Les choses qui n'existent pas existent quand même*, Paris, Cambourakis, 2020, p. 23.
53. *Ibid.*, p. 57.
54. *Ibid.*, p. 105.
55. *Ibid.*, p. 7.
56. Dans *Le Pouvoir des mots*, Judith Butler interroge par endroit la fameuse « norme communicationnelle » héritée de Habermas. Pour dire les choses synthétiquement, là où Habermas considère que le processus d'intercompréhension, au sein de la société, est possible et garanti à condition que les individus accordent le même sens aux mêmes énoncés, Butler fait le mouvement inverse. Pour elle, la dynamique démocratique qui ne cesse d'élargir le spectre des sujets qu'elle reconnaît n'est pas garantie à l'avance par une quelconque rationalité ou une quelconque univocité du langage. Elle est, à l'inverse, rendue précisément possible par le fait qu'aucune norme ni aucune instance ne la garantisse, ni dans le langage, ni ailleurs. Voir Judith Butler, *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann avec la collaboration de Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2017, 3e édition [*Excitable Speech*, 1997], p. 136-137.
57. Voir Justine Huppe, « “On s'est radicalisés en librairie”. De la littérature sur la radicalité à la radicalité en littérature », introduction à *Radicalités : contestations et expérimentations littéraires*, sous la direction de Justine Huppe, Jean-Pierre Bertrand et Frédéric Claisse, *Fixxion*, n° 20, juin 2020/ En ligne, URL : <http://revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx20.01/1445>, 22 juillet 2021.
58. L'article de Caroline Glorie, dans ce même numéro, travaille ces enjeux de près, en opérant une lecture de l'œuvre d'Emmanuelle Pireyre à partir de conceptualisation de l'émancipation, enjeux qui mettent précisément en leur centre l'expérience sensible, le sentiment et l'équivocité. Voir « Lire la lumière allumée : rationalité, sentiments et émancipation chez Emmanuelle Pireyre et Alexander Kluge » (URL : <https://journals.openedition.org/elfe/3558>).
59. Gayatri Chakravorty Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, *op. cit.*, p. 29.
60. Patrick Bard *et al.*, *La Bataille du rail. Cheminots en grève, écrivains solidaires*, Paris, Don Quichotte, 2018.
61. François Bégaudeau *et al.*, *Gilets jaunes*, *op. cit.*
62. Jérôme Leroy, « Le talon de fer » dans François Bégaudeau *et al.*, *Gilets jaunes*, *op. cit.*, p. 105-106.
63. Aude Lancelin, *La Fièvre*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2020.
64. *Ibid.*, p. 176.

65. Barbara Stiegler, *Du cap aux grèves. Récit d'une mobilisation. 17 novembre 2018 - 17 mars 2020*, Lagrasse, Verdier, « La petite jaune », 2020, p. 18.

RÉSUMÉS

Cet article s'intéresse à plusieurs textes littéraires publiés à propos du mouvement des Gilets jaunes. Il défend l'hypothèse que ce mouvement social, par sa critique radicale de toutes les formes de représentation et de délégation, a dénaturisé certains réflexes et certaines croyances littéraires. Il s'agit de montrer en particulier que les Gilets jaunes ont mis en déroute une certaine conception de la littérature comme arme tournée contre l'invisibilité sociale. En prenant la parole, en refusant le leadership des professionnels de la représentation et en présentant un discours difficilement assignable à un bord politique précis, les Gilets jaunes auraient forcé les écrivains à être réflexifs sur les conditions de la visibilité en littérature, sur les outils de la représentation et sur leur propre positionnement d'intellectuels.

This paper focuses on several literary texts published about the Yellow vests movement. Our hypothesis is this social movement, through its radical critique of all forms of representation and delegation, has denaturalized certain reflexes and literary beliefs. It is a question of showing that the Yellow Vests have defeated a certain conception of literature as a weapon against social invisibility. By speaking out, by refusing the leadership of professionals of representation and by presenting a discourse that is difficult to assign to a specific political edge, the Yellow vests would have forced writers to be reflexive about the conditions of visibility in literature, about the tools of representation, and about their own situation as intellectuals.

INDEX

Mots-clés : Gilets jaunes, représentation littéraire et politique, invisibilité sociale, théorie de la reconnaissance

Keywords : Yellow Vests, literary and political representation, social invisibility, theory of recognition

AUTEUR

JUSTINE HUPPE

Chargée de recherches (FNRS) à l'Université de Liège, Justine Huppe s'intéresse à la littérature française contemporaine et aux articulations diverses qui s'y expérimentent entre littérature et politique. Après une thèse consacrée aux gestualités critiques développées dans le champ littéraire depuis le quinquennat de Nicolas Sarkozy, elle se penche désormais sur l'émergence des masters en création littéraire en France. Elle est membre de la revue *CONTEXTES* depuis 2016 et a co-fondé avec Caroline Glorie en 2021 la revue interdisciplinaire *Eigensinn*. Elle a co-dirigé plusieurs numéros de revue et ouvrages collectifs avec Jean-Pierre Bertrand et Frédéric Claisse ou encore avec Denis Saint-Amand (*La Fiction littéraire face à ses pouvoirs*, *CONTEXTES*, 2019,

Radicalités, contestations et expérimentations littéraires, Fixxion, 2020, *Discours et imaginaires de la Commune*, CONTEXTES, 2021, *Réarmements critiques dans la littérature française contemporaines*, PULG, à paraître).